

LE PARADOXE DE PALINURE DANS LE CONTE VOLTAIRIEN

Pierre Cambou

IAE, Université de Toulouse 1-Capitole

Nous avons pris Palinure comme figure emblématique du voyageur voltairien car il est habité par la nostalgie et par une forme de fatalisme, pour ne pas dire un complexe d'échec¹. Le premier de ces sentiments est à prendre au sens étymologique de désir douloureux du retour ; le second s'explique par le fait que Palinure tombe à la mer avant la fin du voyage. C'est cette contradiction interne qui rend problématiques les héros que lance l'auteur sur les chemins d'un ailleurs culturel et intellectuel, et qui serait l'envers inévitable de la ferveur philosophique, ferveur elle-même compliquée par les intermittences de l'humeur voltairienne.

Notre approche étant celle de la poétique des genres, la question sera de savoir dans quelle mesure le conte répond aux exigences du voyage, pris au sens général de tension vers un ailleurs dont Voltaire décline avec virtuosité tous les cas, du merveilleux le plus traditionnel à la quête dite philosophique ; ensuite, et *a contrario*, comment cette dynamique s'inverse, comment le voyage, en tant que lieu commun d'une littérature du dépaysement mais aussi de la recherche, se prend pour objet, pour se mettre en question. Enfin, on se demandera si cette interrogation même, dans ce qu'elle a de déceptif, n'est pas à l'image d'une façon nouvelle de penser, expérimentale, qui inclut l'échec, le provisoire, la répétition même, une démarche dont le conte, perçu par Voltaire comme genre désuet et difficile à réformer, serait le vecteur paradoxalement idéal.

1 Palinure, étymologiquement l'homme du « retour » et, dans la fiction, du retour manqué, puisqu'il meurt avant la fin, est une figure paradoxale et problématique du voyageur, car, rapporté au conte voltairien, il est porteur d'une tension contrariée vers l'ailleurs. Il en est même victime, sorte de martyr expiatoire, dérisoire et émouvant à la fois, dans la mesure où il est trompé par les dieux et par une ondoyante et fallacieuse réalité, le regard néanmoins fixé sur les étoiles. Car c'est lui qui est à la barre : « *clavumque adfixus et haerens / Nusquam amittebat oculosque sub astra tenebat* », « attaché à la barre il l'étreignait et resserrait son étreinte, les yeux fixés sur les étoiles » (Virgile, *Énéide*, chant V, v. 852-853, trad. André Bellessort, éd. Henri Goelzer, Paris, Les Belles Lettres, CUF, 1970). Mort utile en définitive, qui contribue à la réussite d'un projet qui le dépasse infiniment.

Le choix du conte est en effet important car la pratique des genres chez Voltaire est respectueuse de leurs qualités respectives. Deux exemples extrêmes : la tragédie, dont Voltaire est le gardien du temple, et qu'il ne sait faire évoluer, et, à l'inverse, l'histoire qu'il réforme. Entre les deux, le conte qu'il caricature, mais qu'il fait évoluer en le tirant vers le roman, picaresque de surcroît, ou vers d'informelles « histoires ». En effet, le conte que Voltaire retourne comme tel contre les doctes, érudits ou « Messieurs » prétendument philosophes², participe de l'ailleurs, et en particulier d'un merveilleux de pacotille, instrumentalisé, que potentialise l'éclectisme voltairien qui convoque les exotismes américain, africain, oriental, féerique mais aussi érotique ou simplement (et doublement) ironique... Tout ce qui contribue au dépaysement est bon, y compris l'étrangeté, le paradoxe ou l'incongruité qui sont à l'esprit ce que le déplacement géographique est au corps.

64

Plus que la thématique, en effet, c'est la poétique et ses ressources diverses qui prennent en charge l'illusion de l'ailleurs : la typologie des personnages, par exemple, est importante. Cacambo, dans *Candide*, est assez emblématique : c'est un métis, un mixte culturel qui joue un rôle d'initiateur ou de passeur. Il est interprète, fonction essentielle dans les voyages d'antan, pour entrer en contact avec l'autre, mais il résout aussi comme tel les malentendus que pose le dépaysement, parfois sur le mode ludique, quand il explique à Candide le goût des « filles du pays des Oreillons » pour les singes, ou, plus sérieusement, la disqualification de l'or, en Eldorado. Si l'on tient compte de la relation maître/esclave ou disciple, cet homme mêlé, à cheval entre les mondes, acquiert un rôle essentiel et prend en charge la formation du héros.

Cette médiation est assez voltairienne et n'est pas sans rappeler celle de Voltaire lui-même, à cheval entre les mondes ou les frontières, Berlin, Genève, la Russie, l'Angleterre. Mais aussi la frontière entre politique et philosophie, le penseur à la droite du prince... toutes situations qui mettent l'auteur et ses personnages à la croisée des chemins. La *Lettre à M****, sorte d'avant-Lettre anglaise, évoque bien le choc des civilisations, illumination et désillusion du voyageur Voltaire, ou, pour reprendre sa métaphore maritime, vent d'est, vent d'ouest. Le *Traité de métaphysique* ne débute-t-il pas par un atterrissage sur notre petit tas de boue, en un mouvement qui inverse le rapport au métaphysique, en le ramenant à l'ici ?

L'Ingénu est le héros de ces jeux d'échelle de la représentation philosophique. Car il est d'ici et d'ailleurs, grâce au malentendu sur les origines, au prix d'un

2 « Beaucoup de fables après tout, sont plus philosophiques que ces Messieurs ne sont philosophes » (*Discours sur la fable* [1746], repris dans l'article « Fable » de la version erronée du *Dictionnaire philosophique* de Moland, t. 19, p. 65).

effacement de l'acquis européen, émigré, puis immigrant, de la vaste Amérique vers le monde confiné de la Bretagne, basse de surcroît, en une surenchère du rétrécissement des horizons³, qu'aggrave encore l'enfermement avec un janséniste, puis sa mort fictionnelle, puisque le décentrage du point de vue dont il était porteur tourne court, ne lui permet pas de féconder les esprits, pas plus qu'il ne lui est permis d'engendrer avec la belle Saint-Yves.

Le voyage trouve son allégorie et son épure dans l'*Éloge historique de la raison*, où cette dernière, pure abstraction, fait le tour du monde et constate qu'elle n'est mise en pratique nulle part.

La quête du conte y tourne résolument à la relation de voyage⁴, et transcrit une démarche philosophique moderne reposant sur l'observation, les données du réel social et culturel dont on fait le bilan, celui-ci étant provisoire. C'est pourquoi il faudrait développer, après la typologie des personnages, le *topos* de cette quête, qui n'a plus rien du bel étalonnage des épreuves traditionnelles étudiées par la critique formaliste et, pour le conte féérique, par Raymonde Robert⁵, mais qui participe d'une poétique nouvelle, de type expérimental. C'est à partir de ces deux horizons-là qu'il convient de mesurer l'écart et l'active contribution de Voltaire. Les épreuves se répètent, sont mises à plat, et relèvent de la revue plus que de la tension dramatique et, *a fortiori*, d'un schéma réparateur. La narration du conte est répétitive, cumulative. C'est une somme, mais d'expériences concrètes, dont on induit une vérité toute relative ou un point d'interrogation. Une belle image de cette démarche est l'examen de notre globe au microscope⁶, dans *Micromégas*, l'instrument scientifique et technique

- 3 Une parodie de voyage est celle de saint Dunstan, patron de la petite abbaye, qui inaugure le conte et est aussitôt supplanté par le demi-sauvage qui débarque triomphalement : « Un jour saint Dunstan, Irlandais de nation et saint de profession, partit d'Irlande sur une petite montagne [...] il donna la bénédiction à sa montagne, qui lui fit de profondes révérences et s'en retourna en Irlande [...]. En l'année 1689, le 15 juillet au soir, l'abbé de Kerkabon, prieur de Notre-Dame de la Montagne, se promenait sur le bord de la mer avec mademoiselle de Kerkabon, sa sœur [...] ils virent entrer dans la baie de Rance un petit bâtiment qui arrivait avec la marée : c'étaient des Anglais [qui] sautèrent à terre sans regarder monsieur le prieur ni mademoiselle sa sœur [...] Il n'en fut pas de même d'un jeune homme très bien fait qui s'élança d'un saut par-dessus la tête de ses compagnons et se trouva vis-à-vis de mademoiselle » (*L'Ingénu*, chap. 1, *Contes en vers et en prose*, éd. S. Menant, Paris, Bordas, coll. « Classiques Garnier », 1993, 2 vol., t. II, p. 69-70).
- 4 Le voyage traverse aussi l'histoire, comme le dit ostensiblement le titre, à l'étude de laquelle Voltaire essaie, dans ses œuvres historiques, d'appliquer une méthode plus rationnelle. Les deux coordonnées de l'espace et du temps montrent une volonté d'exhaustivité. Mais la fantaisie du conte a aussi sa part, ce qui justifie la présence de cette pièce dans l'édition Deloffre et Van den Heuvel : « Érasme fit, au seizième siècle, l'*Éloge de la Folie*. Vous m'ordonnez de vous faire l'éloge de la Raison. » Le préambule donne d'emblée le ton d'un croisement philosophique des genres : voir *Éloge historique de la raison*, dans *Romans et contes*, éd. F. Deloffre et J. Van den Heuvel, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1979, p. 567.
- 5 Raymonde Robert, *Le Conte de fées littéraire en France : de la fin du XVII^e à la fin du XVIII^e siècle*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1981 ; nouv. éd. Paris, H. Champion, coll. « Lumière classique », 2002.
- 6 *Contes en vers et en prose*, éd. cit., t. I, p. 73.

prolongeant et perfectionnant l'œil du voyageur. La focale ramène le tour d'horizon de l'expérience humaine à la conscience du voyageur, qui en devient le centre et la pense, étonnante et complexe modernisation du merveilleux⁷. Dans l'*Éloge historique de la raison*, le puits auquel est ramené le périple est aussi un centre, mais où se replier et attendre.

LE DIALOGUE COMME AVATAR DU VOYAGE

Le voyage est donc la figure d'une approche intellectuelle. Figure classique, développée par d'autres, dont Montaigne et Montesquieu, à la différence que Voltaire est moins sensible au miroitement de la diversité ou, paradoxalement, à la critique. Son propos serait plutôt de ramener le divers à l'un, de réduire après mûr examen, en procédant par élimination, la part de relativité ou de variabilité. Un processus intellectuel sous forme de démarche expérimentale.

66

D'où le dialogue, qui est aux opinions ce que le voyage est à la géographie physique et humaine⁸. La part du voyage, dans le conte voltairien, est moins importante qu'il n'y paraît. Il arrive même que le rapport s'inverse et que le voyage proprement dit n'intervienne qu'incidemment, à titre de compensation d'un récit en panne.

C'est le cas du conte *Les Oreilles du comte de Chesterfield* dans lequel la quête du bonheur affectif et du bien-être matériel tourne court et fait place à un tour d'horizon philosophique qui réintroduit la fiction, grâce à l'ailleurs insulaire et surtout sexuel, ce dernier surdéterminant le dépaysement. On rappelle l'un des temps forts de ce récit, raconté et accrédité par un personnage qui faisait profession de voyager, le docteur Grou. Il s'agit d'un mariage public dont la reine du pays, Obéira, assure le ministère. Toute une révolution morale et politique, en cette scène qui redistribue les rapports de l'autorité, de la féminité, de la cohésion sociale autour d'une sexualité mise à nue! En regard, les noces écourtées du bondissant Ingénu, avec Mlle de Kerkabon, ne sont qu'effet de manche et rodomontade d'adolescent.

Eh bien, non! Même sous cette forme, le voyage ne laisse pas d'être problématique car cet ailleurs de substitution ne suscite pas l'admiration des auditeurs ou, s'il le fait un moment, c'est pour provoquer l'amertume du héros qui n'a pas connu un tel bonheur dans la narration principale. Il n'y a donc pas

7 Voir Guilhem Armand, *Les Fictions à vocation scientifique de Cyrano de Bergerac à Diderot: vers une poétique hybride*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, coll. « Mirabilia », 2013, p. 517-560.

8 Sur le « dialogue philosophique », voir *Revue Voltaire*, n° 5 (2005), et, peut-être, notre contribution « Le piège dialogique voltairien », p. 83-92. Voir aussi Annick Azerhad, *Le Dialogue philosophique dans les contes de Voltaire*, Paris, H. Champion, coll. « Les dix-huitièmes siècles », 2010.

de conte de remplacement et la réparation que la conversation devait opérer ne saurait nourrir l'imaginaire, d'autant moins que, pour faire bonne mesure, l'éloge de la chaise percée, comme principal mobile des actions humaines – c'est-à-dire comme Sésame philosophique –, met le comble à cette disqualification, le stercoraire après l'érotique utopie détruisant les pouvoirs de la fiction et de son équivalent philosophique, le dialogue, dont le pouvoir heuristique est en vain sollicité.

Candide est à cet égard exemplaire, comme il se doit d'un conte canonique : il réunit le dialogue et le voyage et caricature leurs problématiques rapports. Il s'agit du retour en Europe, au chapitre 19, et des conversations censées remédier à l'ennui de la traversée. Autant dire que le voyage est mis en coupe réglée.

Pris en lui-même, il est d'abord considéré sous l'angle très fermé du retour et du bilan, dont on ne peut dire qu'il soit positif, du moins pour l'heure. Qu'en reste-t-il ? Des moutons et de l'or, dont le lecteur se souvient qu'il suscitait le rire des habitants d'Eldorado, et que Candide continue à vénérer, de même qu'il épouse Cunégonde, objet on ne peut plus défraîchi de la quête. L'étranger le cède à l'étrange, au bizarre ou à l'incongruité d'un attachement maniaque, quasiment fétichiste pour des objets culturels européens, gente dame et matière précieuse, dont le voyage n'a pas permis au héros de relativiser la valeur. Les courbettes de Candide devant les petits gueux chamarrés d'or, sous l'œil sceptique du magister de village eldoradien, étaient à cet égard prémonitoires, à cause de l'humour, plus que de l'ironie, qui stigmatise chez le héros une naïveté dont il aura beaucoup de mal à se défaire. Les éclats de rire de ses hôtes, quant à eux⁹, renversent carrément la perspective et font du voyageur un homme de l'ici, alors qu'il se croit ailleurs. Le décentrage philosophique d'un Montesquieu s'est inversé.

Ensuite, le traitement particulier du dialogue donne un tour encore plus voltairien au voyage car il obéit à une logique paradoxale de surenchère et de ressassement, qui satisfait et déçoit à la fois le lecteur amateur de surprises. Emblématique de cette rupture est l'épisode surdramatisé du franchissement de la barrière eldoradienne. Il met magistralement fin aux vicissitudes romanesques, une fin dont l'épisode des Oreillons, qui flirtait avec la zoophilie et l'anthropophagie, donnait, par son outrance même, un signe avant-coureur¹⁰.

9 Dans le cabaret où les voyageurs se restaurent, le dîner est gratuit, pour eux comme pour les marchands du pays. Libre circulation oblige ! Les cabaretières, qualifiées d'hôtes en l'occurrence, le leur expliquent, sur le mode de l'évidence enjouée : « Toutes les hôtelleries établies pour la commodité du commerce sont payées par le gouvernement. » Le voyage en utopie est d'un pragmatisme tout voltairien. Voir *Contes en vers et en prose*, éd. cit., t. I, p. 271-272.

10 « Le fleuve, resserré en cet endroit, les porta avec une rapidité et un bruit horribles. Au bout de vingt-quatre heures ils revirent le jour ; mais leur canot se fracassa contre les écueils ; il fallut se traîner de rocher en rocher pendant une lieue entière. Enfin ils découvrirent un horizon immense [...] » (*ibid.*, p. 270).

Après l'Eldorado, en revanche, pendant le voyage de retour, Voltaire inflige à la narration un régime d'autant plus répétitif que le dialogue se réduit à ce qu'il nomme « histoire de », c'est-à-dire confidence unilatérale, doléance, forme dégradée ou amputée de la pensée dialogique. Un avant-goût en était donné par les chapitres 11 et 12, où Cunégonde et la Vieille narraient leurs pitoyables pérégrinations, qui faisaient redondance avec le récit principal, marqué, à ce moment-là, par la « détresse ». Au chapitre 19, les pires des histoires possibles doublent à nouveau le voyage de retour et radicalisent le procédé parce qu'elles sont multipliées à l'infini et ne sont pas racontées mais narrativisées, voire simplement mentionnées, un paradoxe fictionnel qui fait de la prétériorité une narration, d'une absence une présence, le récit étant prétendument saturé d'histoires, mais passées sous silence, si grande est la ressemblance avec celle de *Candide*¹¹. Le paradigme leibnizien du « plus » ou du « meilleur possible » fonctionne alors à plein régime, mais au rebours, puisque le voyage surdétermine l'échec des quêtes traditionnelles de la femme et du bonheur, du récit de formation et du dialogue de substitution.

De ce point de vue provisoire, l'errance candidienne est du même ordre que celle de l'*Histoire du bon bramin*, revenu de ses investigations, qui se demande si une vieille superstitieuse n'avait pas raison d'en rester à ses fétiches ; ou de l'*Histoire des voyages de Scarmentado*, las de risquer sa vertu à Rome ou son prépuce et son fondement en Turquie¹² ; de Bababec le fakir, dans la *Lettre d'un Turc*¹³, qui revient à ses clous ; de la raison, dans l'*Éloge historique de la raison*, déjà cité ; des *Deux Consolés*, qui font le tour des plus grands malheurs possibles de l'histoire, au point d'épuiser les ressources de la

11 « La séance dura jusqu'à quatre heures du matin. Candide, en écoutant toutes leurs aventures, se souvenait de ce que lui avait dit la Vieille en allant à Buenos-Ayres, et de la gageure qu'elle avait faite, qu'il n'y avait personne sur le vaisseau à qui il ne fût arrivé de très grands malheurs. Il songeait à Pangloss [...] » (*ibid.*, p. 281).

12 « Le désir de voyager me pressait toujours [...] ». Le voyage est ici élevé au rang de passion, ou ravalé à celui de manie, quasi masochiste, comme l'indique le nom du héros. En effet, après avoir fait les frais des haines religieuses, il se rabat sur les femmes, sait-on jamais... : « Pour m'en consoler, je pris à loyer une fort belle Circassienne [...] Une nuit, dans les doux transports de son amour, elle s'écria en m'embrassant : Alla, Illa, Alla : ce sont les paroles sacramentales des Turcs : je crus que c'étaient celles de l'amour : je m'écriai aussi fort tendrement : "Alla, Illa, Alla ; – Ah ! me dit-elle, le Dieu miséricordieux soit loué ! vous êtes Turc." Je lui dis que je le bénissais de m'en avoir donné la force [...] » (*ibid.*, p. 208). D'où l'intrusion de l'iman, pour le circoncire, ou du cadî pour l'empaler, périls qui, métaphoriquement, participent des vicissitudes philosophiques, lesquelles transposent celles du voyage proprement dit.

13 Le voyage y apparaît sous deux formes, d'abord le voyage de formation du narrateur à Bénarès, au pays des brachmanes, ensuite le voyage philosophique du gymnosophe Bababec, pour qui le *nec plus ultra* de la spiritualité consiste à se mettre « des clous dans le cul », et dont l'hôte du narrateur, Omri, réussit à faire un honnête homme, provisoirement : « Mais il perdait son crédit dans le peuple, les femmes ne venaient plus le consulter ; il quitta Omri, et reprit ses clous pour avoir de la considération » (*ibid.*, p. 197). Le fameux « tour » anglais n'est qu'un détour par la philosophie occidentale.

consolation à la Sénèque¹⁴... ; du bilan désespéré du *Songe-creux*, conte quasi testamentaire, après son tour d'horizon du savoir humain qualifié, le sien compris, de « fatras ». L'auteur moribond est visité par le Néant, qui donne la clé de l'énigme :

Si fait, je parle; on m'invoque, et j'inspire
Tous les savants qui sur mon vaste empire
Ont publié tant d'énormes fatras [...]

Et Voltaire de le reconnaître comme son génie :

– Eh bien! mon roi, je me jette en tes bras.
Puisqu'en ton sein tout l'univers se plonge,
Tiens, prends mes vers, ma personne et mon songe [...]¹⁵.

Ne dit-on pas que l'agonisant voit en raccourci toute l'histoire de sa vie? Ici le terme *fatras*¹⁶ a le même effet réducteur que le sommaire des pires histoires possible, dans *Candide*, mais il s'applique à l'histoire intellectuelle de l'auteur, ravalée au rang de celle des doctes dont il se moqua tant...

L'AU-DELÀ DU LIEU COMMUN

On objectera les quêtes réussies qui ferment bien la boucle: contes vraiment réparateurs, proprement philosophiques, au sens où ils délivrent une morale pratique mais quelque peu décevante, il faut le reconnaître. Ils sont peu nombreux. *Jeannot et Colin*, l'*Histoire de Jenni*, en font partie.

14 Ce rogaton parodie un genre que la *Consolation à Marcia* de Sénèque rendit célèbre, et que Voltaire rapproche du conte pour ses vertus « réparatrices ». En effet, pour consoler une femme désespérée, un directeur de conscience passe en revue les malheurs les plus illustres de l'histoire... dont il ne peut tirer une valeur exemplaire, ni apotropaique. La subversion du genre est complète lorsque le directeur de conscience perd son fils unique et que l'explorée fait « dresser une liste de tous les rois qui avaient perdu leurs enfants », inutilement bien sûr: voir *Les Deux Consolés*, éd. Pierre Cambou, OCV, t. 45B (2010), p. 56. Le conte *Petite digression*, retenu dans l'édition Deloffre et Van den Heuvel (*Romans et contes*, éd. cit., p. 279-280), caricature encore plus la logique sérielle, et l'enferme dans une circularité qu'on dirait maniaque. De fait, le lecteur est transporté dans un monde clos, celui des *Quinze-vingts*, dans lequel un dictateur décide des couleurs, contre toute évidence, à la place des aveugles. La thématique du voyage a disparu, mais Voltaire explore un infini de la déraison, pour laquelle il imagine encore une suite, en pointillés, puisque les sourds, à la fin du récit, se mettent à « juger de la musique ». Voir aussi la *Lettre de M. Clopître à M. Ératou, sur la question, si les Juifs ont mangé de la chair humaine, et comment ils l'apprêtaient ?*, éd. Antonio Garrado, OCV, t. 57B (2014).

15 *Contes en vers et en prose*, éd. cit., t. II, p. 522.

16 Le même terme apparaît à propos des livres de la bibliothèque de Pococuranté, lors de l'épisode vénitien de *Candide*: une « revue » de la connaissance, dans la revue plus générale du voyage. Il y aurait du bon dans ces livres « si un seul des auteurs de ces fatras avait inventé seulement l'art de faire des épingles » (*ibid.*, t. I, p. 299).

Dans le premier, Jeannot cède aux tentations du monde et Colin continue à creuser son sillon, travail, famille... jusqu'à ce que l'autre, son double inversé, sorte d'enfant prodigue, revienne au bercail. C'est émouvant et larmoyant à souhait, mais dans la logique du traitement moral du conte et de sa poétique réparatrice car l'éthique voltairienne de la responsabilité l'emporte et développe celle de la Propontide, laissée simplement en attente ou en pointillés. *Mutatis mutandis*, le conte ébauché à la fin de *Candide*, centré sur le travail, s'accomplit avec l'enrichissement vertueux de Colin, la vie dissipée de Jeannot se recentrant sur ce double, dont il s'était un temps séparé. Circularité du schéma narratif, gémellité des personnages... un conte des plus moraux vient corriger la dérive romanesque. Rappelons le titre de l'édition dans la Pléiade, *Romans et contes*¹⁷, qui reprend un flou générique, cultivé par les éditeurs de Voltaire¹⁸, et entretenu par le terme génériquement informel d'*histoire* qu'utilise fréquemment l'auteur lui-même : *Zadig, histoire orientale* (1748), *Micromégas, histoire philosophique* (1754).

70

L'*Histoire de Jenni* fournit un autre exemple, et de taille. Le déséquilibre du couple concerne le fils et le père, une représentation actantielle on ne peut plus classique, après celle du frère défaillant, et le voyage réapparaît sous des espèces géographiques plus convenues encore, l'enfant prodigue revisitant des régions déjà explorées ou parcourues par le héros voltairien, les Amériques, où il connaît des vicissitudes picaresques, en compagnie d'aventuriers, homme mais aussi femme, Birton l'athée et Clive-Hart, la femme adultère...

Le détour géographique n'explore évidemment pas un ailleurs culturel, susceptible, comme chez Diderot, de réformer la morale occidentale. Loin de là. Elle se signale par son caractère moral au sens le plus classique du terme, ce qui montre combien Voltaire-Palinure est revenu de ces horizons d'attente, et le retour au pays est un retour à l'Occident, et à ses valeurs, celle de la comédie larmoyante d'un Diderot, par exemple, ou à celles d'un abbé Prévost, pour Des Grieux évidemment, Manon relevant d'une amoralité dont Sterne et Cleland tireront parti, à la différence de Voltaire dans l'*Histoire de Jenni* et *Jeannot et Colin*, pourtant de la même époque, qui ignorent ces morales équivoquées. Le retour au pays, voyage bouclé pour conte réparateur, produit une fin quelque peu moralisatrice, non du point de vue de l'argumentation de Freind, contradictoire et distanciée à cause du choix du récit autodiégétique,

17 Voir également Henri Coulet, *Études sur le roman français du XVIII^e siècle*, préface de Jean Dagen, Paris, H. Champion, coll. « Les dix-huitièmes siècles », 2014, qui met en rapport le refus affecté de définition générique et les remodelages, démontages, tentatives de formatage des utopies et du prétendu conte moral.

18 *Romans, contes allégoriques, philosophiques et historiques*, Neufchâtel, s.n., 1771, 2 vol.

comme le montrait excellemment René Démoris¹⁹, mais à cause d'une réconciliation fort convenue des protagonistes.

Dans la majorité des contes, au contraire, Palinure tombé à la mer, après l'inexhaustive quête du bonheur, du savoir, de la justice et, inversement, après immersion dans le chaos de la fable humaine, a, malgré le naufrage ou grâce à lui, infiniment plus d'allure. Car la philosophie voltairienne est une traversée tempétueuse et dérisoire à la fois ; elle a ses héros, du lisse Candide à l'écorché Scarmentado, dont la barque a laissé du bois sur l'écueil de la déraison, de la superstitieuse ou religieuse fureur.

Mais notre propos n'est pas d'en faire un héros romantique. Voltaire est un pragmatique, et l'on sait qu'il tira parti de certains voyages triangulaires. Au terme de la traversée, le pessimiste Martin n'accompagne pas Candide en Propontide, qui est un nouvel horizon d'attente, accessible celui-ci. Une fin de voyage, mais aussi un début. Le paradoxe du voyage voltairien serait peut-être à trouver en cet au-delà d'un lieu commun de l'aventure, qui intègre à la fois lassitude et ouverture, découverte, mais d'un exotisme discret et tout relatif, qui se démarque de l'ici, à peine, mais essentiellement, à savoir le travail, la distribution des rôles sociaux par ordre de compétence, le pouvoir comme simple régulation de ces compétences... tout un programme, et ce dans une forme d'ennui qui tranche à peine sur celui du voyage de retour, quelque chose d'atone, comme un désir mal assouvi de Cunégonde. Candide reste effectivement bien lisse, mais il est obstiné et poursuit sa route en pointillés. N'y a-t-il pas un déplacement sous-jacent, un courant de fond pour filer la métaphore, de l'Eldorado à la Propontide ? Car, si Candide se trompe et emporte ses moutons chargés d'or comme un Poucet qui perdrait ses cailloux en route, au hasard, il emporte avec lui la leçon de l'Eldorado, acclimatée évidemment, l'idée d'un roi qui s'occupe de ses sujets, même s'il ne les embrasse pas comme du bon pain, qui veille à la bonne circulation des richesses produites. Il n'y a pas non plus d'église, ni de clergé, ni de prison en Propontide. Donc, si le voyage voltairien consiste à trouver l'ici dans l'ailleurs, il importe aussi un ailleurs utopique ici, en l'acclimatant.

On imaginera donc que Palinure, tombé à la mer, nagea jusqu'au rivage et y déposa quelque chose de sa mythique aventure.

19 « Genèse et symbolique de l'*Histoire de Jenni ou le sage et l'athée* de Voltaire », *SVEC*, n° 99 (1981), p. 87-123.

